

# L'ergonome et l'agent: Quand la perspective anthropologique s'invite

*O ergonomista e o agente. Quando a perspectiva antropológica se convida*

Christine Castejon

Associée à l'équipe de recherche de l'Institut d'Ergologie  
(Université Aix-Marseille – Aix-en-Provence – France)

**Résumé:** A partir d'un bref échange verbal pris comme exemple, l'auteure précise comment elle entend le concept de corps-soi qu'a élaboré le philosophe Yves Schwartz dans le parcours qui l'a conduit d'une enquête sur l'expérience à une anthropologie de l'activité. Cela ouvre à une question sur la place du langage, que l'auteure juge insuffisante, dans cette construction. En effet le philosophe parle souvent des limites du langage mais tend à laisser à la spécialité linguistique un propos plus complet ou plus informé sur le langage. De fait des linguistes font écho à la démarche ergologique en proposant des théories de l'activité langagière. L'auteure propose d'ouvrir une autre piste. S'appuyant sur l'œuvre de Henri Meschonnic, penseur français du langage (ainsi que poète et traducteur), elle propose de prendre la mesure de ce que fait le langage au corps-soi et de penser la réciproque corps-soi et langage.

**Mots-clés:** Langage; Corps-soi; Poétique; Théorie du langage

**Resumo:** A partir de uma breve troca verbal que foi tomada como exemplo, a autora explicita como entende o conceito corpo-si elaborado pelo filósofo Yves Schwartz durante o processo que o conduziu de uma pesquisa sobre a experiência a uma antropologia da atividade. Isto fez surgir um questionamento sobre o lugar da linguagem, que a autora julga insuficiente nesta construção. De fato, o filósofo fala frequentemente dos limites da linguagem, mas tem tendência a deixar para a especialidade linguística um discurso mais completo ou mais informado sobre a linguagem. Com efeito, linguistas propagam a abordagem ergológica propondo teorias da atividade da linguagem. A autora propõe abrir uma nova perspectiva. Apoiando-se na obra de Henri Meschonnic, pensador francês da linguagem (igualmente poeta e tradutor), ela propõe avaliar o que faz a linguagem ao corpo-si e pensar na recíproca corpo-si e linguagem.

**Palavras-chave:** Linguagem; Corpo-si; Poética; Teoria da linguagem

*Au guichet d'une gare SNCF<sup>1</sup> de la banlieue sud de Paris, l'ergonome achète un billet pour une gare de la banlieue nord. Il est 19h40, une heure qui n'est pas des plus tardives. L'agent est souriant, visiblement soucieux d'agrémenter le geste de vente d'un échange avec le client.*

- “Qu'est-ce vous allez faire là-bas?”
- J'y habite...
- Ah, bon? ... Et vous prenez le train à cette heure-ci?

– Oui, pourquoi?  
– Il y a des individus peu recommandables qui prennent le train à cette heure-ci...

– Je prends souvent le train à cette heure-là... ”

*Perplexité de l'ergonome-client. Que se passe-t-il dans la tête de l'agent SNCF pour qu'en une phrase, avec un sourire engageant et sans s'en rendre compte peut-être (mais peut-être pas...), il “casse” le discours publicitaire de son entreprise qui placarde dans les gares de banlieue depuis plusieurs semaines que “le train change”, devient plus confortable, plus ponctuel ... plus sûr? Que dit cet agent de ses propres angoisses à l'idée de prendre un RER le soir? Que dit-il de son scepticisme à l'égard du discours officiel? Et d'où vient que l'ergonome-client au lieu d'abonder dans le sens de l'agent en lui confirmant*

<sup>1</sup> La SNCF, Société Nationale des Chemins de Fer Français, est l'opérateur français des transports ferroviaires. Créée en 1937, elle a changé plusieurs fois de statut et fait désormais partie d'un groupe éponyme. C'est une entreprise installée dans le paysage français à tous points de vue. La banlieue Sud et la banlieue Nord de Paris ont des images très différentes, de façon évidemment caricaturale. C'est cependant au Nord que sont majoritairement concentrés les problèmes sociaux.

*ses inquiétudes lui présente le visage de quelqu'un qui n'a pas peur? Situation inversée du client qui rassure l'agent de la SNCF!*

Cette brève séquence, prise et commentée, sur le vif, dans un petit carnet, me servira d'abord à préciser comment j'entends le concept de corps-soi qu'a élaboré le philosophe Yves Schwartz dans le parcours qui l'a conduit d'une enquête sur l'expérience à une anthropologie de l'activité (1). Mais à partir de là, elle m'aidera à formuler une question, qui s'adresse à quiconque s'intéresse à la démarche ergologique, sur la place du langage dans cette construction (2). Ce n'est pas de l'intérieur de l'élaboration ergologique que m'est venue la question; ce n'est pas un défaut que j'aurais détecté et qui m'aurait conduit à chercher une nouvelle voie. La proposition que je fais vient de la rencontre avec l'œuvre de Henri Meschonnic, penseur français du langage (ainsi que poète et traducteur) décédé en 2009. Elle contredit le mythe du discours logique dont il est si difficile de se départir, ou de se défendre, dès qu'il est question de science. Les limites d'un article ne permettent pas d'argumenter une proposition, mais il est possible d'en dessiner l'orientation (3).

## 1 Deux corps-soi se rencontrent

Ce qu'il est coutume d'appeler un "échange" a duré moins d'une minute. Rien entre l'ergonome et l'agent n'a été matériellement échangé (enfin si, un billet contre de l'argent, mais je parle de ce curieux terme d'"échange langagier"). Si l'ergonome n'avait pas été intriguée, elle n'aurait pas noté sur son petit carnet de route ce bref récit qui enregistre la trace non seulement de ce qui s'est dit, mais du trouble (léger) provoqué par le propos de l'agent. Impossible de savoir si l'agent a, lui aussi, été troublé, peut-être par la façon dont l'ergonome lui a répondu, le ton qu'il a eu pour lui répondre. Qui sait?

Justement, on ne sait pas et, si l'on y réfléchit, il y a là un premier indice que "l'échange" ne flotte pas dans l'intervalle entre les deux interlocuteurs. S'il a fait impression sur l'un, il a pu faire impression sur l'autre, mais pour le savoir il faudrait interroger cet autre, ce qui n'est pas possible. L'agent a exprimé une surprise, qui a surpris l'ergonome. Qu'avait donc de si étonnant cette demande de billet? Apparemment le lieu et l'heure, pourtant pas si remarquables. À quelle idée, à quel souvenir, à quelle crainte, s'est rattachée la réaction de l'agent? Est-ce une réflexion qu'il fait souvent? Est-ce l'acheteuse du billet qui lui a inspiré sa question? Voulait-il seulement se montrer aimable? A-t-il cru voir une fragilité particulière?...

Du côté de l'ergonome, il est plus facile de savoir qu'elle aurait pu réagir de plusieurs façons. En faisant remarquer que cette inquiétude contredisait le discours

publicitaire de la SNCF, en demandant à l'agent s'il avait une raison particulière de s'alarmer, en remarquant qu'elle ne s'était jamais fait agresser dans le RER, ou qu'il n'était pas si tard, ou qu'en effet il y aurait des raisons de s'inquiéter, ou... etc. Au lieu de cela, une phrase avec des points de suspension dans la voix pour relativiser l'inquiétude de l'agent.

Mais ce qui s'est échangé ce sont ces termes-là et pas d'autres. Ces "mots" – là et pas d'autres. On ne sait pas ce qui "animait" l'agent dans la question qui a entraîné l'échange, mais on sait ce qu'a fait l'ergonome: suggéré (et non pas *dit*) à l'agent qu'elle ne s'inquiétait pas, par expérience de la situation (être dans le train à cette heure-là à cet endroit-là). Réponse qui a peut-être paru absurde à l'agent qui pouvait s'attendre à un remerciement (pour la sollicitude) ou à une approbation (il est tellement question d'insécurité, réelle ou fantasmée). Réponse qui n'est pas tout à fait représentative de l'état d'esprit de l'ergonome voyageuse, capable d'être sur le qui-vive dans le train à certaines heures. Mais non, le plus "urgent" lui a paru être de mettre à distance l'inquiétude de l'agent. Pour le décontracter? Pour le rassurer? Pour aller à l'encontre d'un discours ambiant? Pour se rassurer elle-même?

Ce qui a circulé entre les deux personnes ce sont des phrases et des mots "dans l'instant", mais pas seulement. De part et d'autre, ce qui a été dit, prononcé, suppose chez les deux personnes en présence l'une de l'autre une histoire respective. Ce n'est pas cette histoire qui a *déterminé* ce qu'elles ont dit. Quelque chose s'est joué *in situ*. Mais sans cette histoire autre chose se serait dit, ou peut-être rien.

De cette consistance qui soutient les mots prononcés sans les expliquer vraiment, a-t-on besoin de rendre compte? C'est désormais le mot concept de "corps-soi" qui me vient pour l'évoquer. Il fait écho à la consistance dont je veux parler. Ce soir-là, de part et d'autre de la vitre du guichet, deux corps soi se sont parlé.

Pourquoi deux corps-soi plutôt que deux personnes ou deux individus ou deux sujets ou deux locuteurs?

Pas deux "personnes" parce que c'est un terme du langage quotidien, très vague, qui ne leste pas ce dont il parle<sup>2</sup>. Pas deux "individus" parce que c'est aussi un terme du langage quotidien, mais faussement vague. Qui dit "individu" ne se rend pas forcément compte qu'il porte un sac très lourd d'oppositions, une conception de l'être humain en confrontation avec les autres. À preuve, "individu" est le terme même employé par l'agent dans le syntagme "individu peu recommandable" qui signale exactement cela: l'individu est potentiellement un ennemi de la société. "Individu" est un mot calamité.

<sup>2</sup> Ou alors il faudrait préciser "deux personnes humaines", faisant signe à la réflexion du philosophe Lucien Sève (SEVE, 2006).

Pas deux “sujets” parce que “sujet” est un terme consacré, mais le plus bousculé qui soit, au point qu'on ne sait plus trop ce qu'il consacre. La philosophie a quasiment déserté le terrain depuis les années 60, période où l'on a déclaré “la mort du sujet”, à contresens de ce que voulait signifier cette expression de Michel Foucault. Remarquons que les “philosophies du langage” ou de la communication, tant en Europe qu'aux États-Unis, ont largement contribué à cet effondrement du sujet<sup>3</sup>.

Cause ou conséquence, les “sciences humaines” ont adopté le terme rendu disponible, et l'ont adapté à leurs besoins de penser un être humain multidimensionnel, pluriel, ce qui n'est pas l'objet de la philosophie qui cherche au contraire l'universel dans le singulier. Ainsi Vincent de Gaulejac, un sociologue dans l'univers de l'intervention sur le travail, voit-il “différentes dimensions du sujet” qui sont en fait plusieurs sujets: le sujet social (celui qui a du travail - ou n'en a pas d'ailleurs), le sujet existentiel (celui qui a des désirs), le sujet réflexif (celui qui pense par lui-même), le sujet acteur (celui qui a confiance en lui et fait des projets) (cf. DE GAULEJAC, 2009, p. 25)<sup>4</sup>.

Voilà qui fait ressortir *a contrario* ce que cherche Schwartz: formuler la synthèse. Pas la synthèse des différents sujets, la synthèse que constitue chacun d'entre nous pour lui-même. Pour la sociologie, ou pour l'analyse quelle qu'en soit la discipline, nous sommes “éclatés”. Mais pour nous-mêmes, tout l'art de vivre, dont on sait qu'il est funambulesque et difficile, est de ne pas subir l'écartèlement.

Corps-soi, à la place du classique sujet philosophique, est un mot concept dont je crois comprendre à quoi, *de* quoi plutôt, il veut répondre. Schwartz poursuit une question proprement philosophique: on le voit bien dans la façon dont il a reconstitué “l'histoire culturelle du concept d'activité” qui est donc désormais l'activité d'un corps-soi. Il situe chez Descartes la première allusion à l'union mystérieuse entre l'âme et le corps (là où Descartes est pourtant réputé avoir pensé de façon rigide la dichotomie) et chez Kant la première définition de l'activité comme synthèse.

[L'activité] dénote ce pouvoir de rapiècement, de médiation, hautement énigmatique, concernant certaines facultés humaines auparavant disloquées (sensibilité et entendement, dans le cas présent), le but étant de concevoir comment une connaissance dans le monde de ce qu'il appelle les phénomènes est possible. (SCHWARTZ, 2007, p. 13)

Le corps-soi est donc le concept qui veut dire montrer (dans l'expression elle-même) que chacun d'entre nous est un tout complexe et historique (ou complexe parce qu'historique). Le corps-soi est le *porteur* de l'expérience dont Schwartz se demandait au début de ses recherches

comment lui accorder place quand seule la connaissance semblait digne du regard savant. Avec le corps-soi, Schwartz noue l'expérience et la connaissance (cf. SCHWARTZ, 1988) au sein d'un être singulier, de tout être singulier.

Le corps-soi, comme matrice de l'activité, comme creuset des dramatiques, synthétise la singularité des débats entre le soi-même et les autres instances de la vie, il enregistre en soi l'histoire propre de ces rencontres. Le corps-soi c'est l'histoire, l'histoire, du genre, de la personne, c'est l'histoire des rencontres toujours renouvelées entre un être en équilibre plus ou moins instable et une vie, sociale, avec ses valeurs, ses sollicitations, ses drames. Le corps soi est une histoire, histoire comme mémoire sédimentée, organisée dans la myriade des circuits de la personne; mais aussi matrice, énergie productrice d'inédit. (SCHWARTZ et ECHTERNACHT, 2009, p. 34)

Il est probable que si Schwartz avait pu dire en un seul mot: le corps-la pensée-les émotions le langage, il l'aurait fait, mais à l'impossible nul n'est tenu. Quoique... Le défi sera peut-être un jour relevé par l'invention d'un nouveau concept, plus plein encore que ne l'est le corps-soi. Au moins, Schwartz affirme que nous sommes tous corps et pensée, ce qui est déjà difficile à formuler dans une tradition philosophique passablement fâchée avec le corps (et donc indirectement avec la pensée). Il affirme aussi que nous sommes, au présent, à la fois passé et futur.

Dans ces quelques lignes qui définissent le corps-soi n'apparaît pas le mot “travail”. Le corps-soi est un concept anthropologique, né au contact des situations de travail (Schwartz a inventé le terme, mais sa maturation est collective), qui déborde le travail qui l'a fait naître.

## 2 Corps-soi et langage, une réciproque

J'ai laissé de côté une possibilité: je n'ai pas parlé de “deux locuteurs” parce que ce n'est pas seulement un “dire” qui s'est échangé. Évoquer deux “locuteurs” est peut-être techniquement utile parce que c'est un mot de la linguistique,<sup>5</sup> mais cela ne rend pas compte de ce que j'essaie de mettre en avant: il n'y a pas que du “dit”, il y a, de part et d'autre de la vitre du guichet, une ombre d'où se dégage le “dit” des deux corps-soi en présence.

<sup>3</sup> Le sujet revisité continue à animer la philosophie d'Alain Badiou) par exemple, pour qui le sujet est une figure collective et non « individuelle» (BADIOU, 1993).

<sup>4</sup> Les figures du sujet sont de V.de Gaulejac mais pas les résumés entre parenthèses.

<sup>5</sup> Le lexique des notions linguistiques que j'ai sous les yeux ne contient pas d'entrée par un terme renvoyant à celui qui parle. “Locuteur” et “énonciateur” apparaissent dans un “index des notions annexes” (NEVEU, 2000).

En quelque sorte, si les deux corps-soi se sont parlé, ils se sont aussi parlés. Autrement dit, ils se sont parlé l'un à l'autre, mais ils ont aussi dit, ou plutôt "laissé entendre", quelque chose d'eux-mêmes. Corps-soi dit beaucoup plus, dit autre chose, que "sujet parlant" ou "locuteur" puisqu'il ne parle pas que du langage.

Pourtant, en ne parlant pas directement du langage, le concept de "corps-soi" peut faire oublier que c'est bien l'échange langagier, ce qui a été *dit*, qui convoque, matérialise, les deux corps-soi concrets. Ce que j'ai admis quelques lignes plus haut comme étant un progrès sur l'état des lieux philosophique est, par un autre aspect, une effarante (un terme d'Henri Meschonnic) si je veux vraiment réfléchir aux ingrédients de la situation.

Il s'agit de suivre cette insatisfaction. Depuis les premiers pas du dispositif qui a conduit à la définition de la démarche ergologique, Schwartz fait état de questions à l'égard du langage, multiplie les affirmations concernant ses limites (CASTEJON, 2011, p.31-74), mais renvoie très souvent au linguiste, à la spécialité linguistique, une réflexion plus avancée. Posture éthique: modestie du philosophe dont la conviction qu'il faut croiser les regards disciplinaires est viscérale. Posture épistémologique tout autant: en tant qu'objet de connaissance, le langage est affaire de spécialistes même si l'enjeu est que ces spécialistes mettent leur savoir au service du projet ergologique de "communauté scientifique élargie" (ODDONE, 1981).

Des linguistes, sinon "la" linguistique répondent à l'appel d'une rencontre interdisciplinaire sur le langage au travail, et de plusieurs façons. Se proposant d'accéder à l'activité de travail par le langage, dans la perspective de relancer l'activité (FAÏTA *in* MAGGI, 2011)<sup>6</sup>, ou d'analyser les activités dans lesquelles le langage est lui-même l'outil de travail (cf. BOUTET, 2008), ou d'analyser le travail par les situations langagières<sup>7</sup>. Ces recherches sont tournées vers le bien commun qu'est le travail, mais tournées aussi vers le débat interne à la linguistique, pour lui faire admettre que le travail est la scène par excellence où peut s'entendre, à travers le langage, ce que j'appellerai ici, en raccourci, l'égalité des intelligences. Il n'est pas question de mésestimer ce qui s'accomplit dans ce cadre, sur le plan conceptuel et méthodologique. Cependant...

C'est une critique entre linguistes que Daniel Faïta adresse à Josiane Boutet en lui reprochant d'adopter une perspective empruntée à Benveniste qui semble accorder trop au langage<sup>8</sup> (FAÏTA *in* MAGGI, 2011, p. 41-67). Pourtant, l'un et l'autre ont selon moi un point commun qui ne les différencie pas de la linguistique telle qu'elle a évolué, de façon dominante, en tant que "science du langage". Science et non-philosophie.

Soit cet avertissement de Josiane Boutet dans *le pouvoir de mots*: "Il ne s'agit donc pas de mettre en question le fait que le langage et les langues soient devenus des outils performants de la communication entre les humains, mais de s'interroger sur les conceptions qui en sont proposées" (BOUTET, 2010, p. 12)<sup>9</sup>.

Et cette affirmation de Daniel Faïta:

Le langage, *activité humaine consistant majoritairement à interagir et échanger* [je souligne-CC], n'est ni dissociable ni qualitativement différent des autres. Il offre à ceux qui agissent par son entremise des outils et techniques partiellement étrangers à l'utilisateur, partiellement recréés par lui dans l'usage qu'il en a. Le *mot* qu'il prononce lui vient forcément d'autrui, car c'est au gré des relations sociales qu'il s'en est saisi, mais il en fait, même de façon infinitésimale, ce que nul n'avait fait avant lui. (FAÏTA, art. cit., p. 44)

Dans "*activité humaine consistant majoritairement à interagir et échanger*", ce "majoritairement" occupe centralement l'espace comme une majorité peut écraser une minorité. Quel est le reste (le minoritaire) dont ne parle pas Faïta, à la fois dans sa définition et dans son texte?

"Communiquer", "interagir", "échanger": le langage est ce qui met en relation avec les autres. Quoi de plus logique que de considérer que le corps-soi est celui qui communique, qui échange, qui interagit avec l'autre? Donc d'accoler un concept ergologique à l'affirmation devenue traditionnelle de la linguistique. Mais que *fait* le langage au corps-soi? Comment le corps soi forme-t-il son langage et réciproquement comment le langage contribue-t-il au corps-soi? Le langage confondu avec la communication n'a pas cette question. Même dans la proposition de Faïta, reprise de Bakhtine: on prend le mot d'autrui "au gré des relations sociales" et on le fait sien, en le déplaçant. Mais on ne prend pas n'importe quel mot, on ne le déplace pas n'importe comment. Où est *celui/celle* qui parle? Depuis la disparition du sujet, la linguistique reste sur la lancée structuraliste qu'elle

<sup>6</sup> Daniel Faïta, auteur d'une "théorie langagière de l'activité" fut l'un des fondateurs de l'analyse pluridisciplinaire des situations de travail et pendant plusieurs années l'auteur de référence, concernant le langage, dans les ouvrages collectifs de l'équipe d'Aix en Provence.

<sup>7</sup> C'est ce que fait l'ergolinguistique, qui se donne pour objet d'"étudier le travail à travers le langage" (PORTO L.M. de F., 2012). On trouve dans les actes du premier congrès de la Société Internationale d'Ergologie plusieurs contributions autour de langage et travail.

<sup>8</sup> Dans sa théorie de l'activité langagière, où "activité" renvoie à la définition que donne Y. Clot et non à celle de Y. Schwartz, D. Faïta tient à souligner que la communication ne passe pas seulement par le langage.

<sup>9</sup> La linguiste s'insurge contre le fait que "on conçoit de moins en moins le langage comme un enjeu de luttes entre les groupes sociaux" (BOUTET, 2010, p. 12). C'est une préoccupation politique, la linguiste ne craint pas de le dire.

a héritée des élèves de Saussure<sup>10</sup>, tout en la critiquant vertement. Dans cette perspective, le locuteur est traversé par le langage plus qu'il ne parle lui-même. La pragmatique du langage, en se focalisant sur les usages du langage, renonce à la question de la subjectivité. De son point de vue, le langage sert à communiquer, pas à se *produire* comme subjectivité. La question n'est même plus présente, fut-ce pour être déniée. Des philosophes ont emboîté le pas avec enthousiasme, transformant la philosophie du langage (qui n'était certes pas florissante) en philosophie de la communication<sup>11</sup>.

Voici un énoncé significatif des questions pragmatiques, qui ouvre un ouvrage de synthèse:

La pragmatique est d'abord une tentative pour répondre à des questions comme celles-ci: que *faisons-nous* lorsque nous parlons? Que *disons-nous* exactement lorsque nous parlons? Pourquoi demandons-nous à notre voisin de table s'il *peut* nous passer l'aïoli, alors qu'il est manifeste et flagrant qu'il le *peut*? *Qui* parle et à *qui*? *Qui* parle et *pour qui*? Qui crois-tu que je suis pour que tu me parles ainsi? Qu'avons-nous besoin de savoir pour que telle ou telle phrase cesse d'être ambiguë? Qu'est-ce qu'une promesse? Comment peut-on avoir dit autre chose que ce que l'on *voulait dire*? Peut-on se fier au sens littéral d'un propos? Quels sont les usages du langage? Dans quelle mesure la réalité humaine est-elle déterminée par sa capacité de langage? (ARMENGAUD, 2007, p. 3)

Questions d'usage en effet. Mais à quoi sert de parler? La pragmatique a déjà la réponse: à communiquer, à être dans "l'interlocution". Elle semble ne pas avoir entendu la question de Benveniste<sup>12</sup>: "Où sont les titres du langage à fonder la subjectivité?" (BENVENISTE, 1966, p.261). Typique de cette non-écoute des "problèmes" posés par Benveniste: lorsqu'on pense que le pouvoir du langage est de nous permettre de nous identifier, dans un acte de communication, aux trois positions: je/tu/il. Erreur fatale<sup>13</sup>, comme disent les jeux vidéo. "Je" ne peut en aucun cas s'identifier à "tu" ou "il". Je suis le "tu" de mon interlocuteur, mais lorsque je lui réponds c'est "je" qui répond. Même chose pour lui. Nous sommes des "je" à tour de rôle et non pas successivement des je/tu/il (BENVENISTE, 1966, p. 258-266). C'est une autre façon de dire que dans la langue il n'y a que des points de vue, comme l'a vu Saussure<sup>14</sup> et donc la question du langage, si elle n'est plus la question d'un "je" conscient et volontaire à la Descartes, reste la question d'un "je", à redéfinir – à partir de l'intersubjectivité (et non de l'interlocution) –, mais qui est toujours un "je".

L'idée d'un "pouvoir des mots", pour reprendre le titre de Josiane Boutet déjà cité, nous empêche de réaliser que nous ne savons pas toujours pas comment agit ce

pouvoir, s'il existe. La pragmatique laisse penser qu'il agit de façon directe. Mais alors il agirait sur nous tous de la même façon. Or ce n'est pas le cas. Parce que les mots rencontrent le corps-soi qui ne s'en laisse pas toujours si facilement conter, le pouvoir des mots est tout autant une impuissance.

On considère que le langage est lui-même une activité, parce qu'il suppose une altérité et un processus. Cela me paraît trop faible. L'activité est une synthèse, un précipité. Altérité et processus n'impliquent pas synthèse, mais succession. Le langage réalise à tout instant une synthèse de l'histoire et du présent. Langage d'un corps-soi, il permet la mémoire, la rencontre, la dispute, bref l'historicisation de soi. Il n'en a pas nécessairement conscience<sup>15</sup>. Là peut se jouer la nécessité d'une pensée du langage qui ne soit pas seulement une science linguistique, mais une réflexion sur "*ce que le langage fait au sujet et le sujet au langage*" (encore Meschonnic)<sup>16</sup>.

Le langage ne reflète pas le monde: il ne "reflète" qu'un point de vue sur le monde, celui du corps-soi, qui ne sait pas entièrement d'où lui vient ce point de vue. N'articulant qu'un point de vue, il n'a pas le pouvoir de le faire partager. Et c'est tant mieux, car nous avons tous tendance à penser comme un fait ce qui n'est qu'un point de vue sur le fait. "*Le langage re-produit la réalité*" (BENVENISTE, 1966, p. 25), selon la formule connue, mais curieusement sans écho de Benveniste. Le langage n'est pas le fait ni le récit du fait, il est un point de vue qui fabrique ce qu'on appelle le fait.

Comprenant comment nous passons du point de vue au fait, nous pourrions défaire bien des propos de

<sup>10</sup> Saussure et Benveniste, Meschonnic à leur suite, ont en commun d'avoir mis en garde, chacun à leur manière, sur le fait que le langage est une question éminemment difficile. L'histoire de "l'héritage" de Saussure, dont on a fait le premier structuraliste, est assez impressionnante. Arild Utaker, philosophe du langage norvégien, a fait de "l'absence d'œuvre théorique" du linguiste suisse le point de départ d'un livre dans lequel il veut montrer que la théorie du langage que cherchait Saussure se trouve dans les rudiments de son œuvre plus qu'il ne s'en est rendu compte lui-même (UTAKER, 2002). Les recherches de Saussure (et donc sur Saussure) se trouvent renouvelées par la découverte récente d'écrits fragmentaires qui montrent notamment l'intérêt qu'il portait à la littérature (SAUSSURE, 2002).

<sup>11</sup> On pense en particulier à J. Habermas dont la philosophie sociologisante a, réciproquement, convaincu bien des auteurs de "sciences humaines" (HABERMAS, 1987).

<sup>12</sup> Benveniste est lu comme un pragmatiste et un structuraliste mais il était également critique de l'une et de l'autre. Cependant cette double affectation peut se déduire d'une lecture rapide.

<sup>13</sup> Qu'on trouve dans l'ouvrage de synthèse déjà cité sur la pragmatique. Position attribuée au philosophe Francis Jacques (ARMENGAUD, 2007, p. 116).

<sup>14</sup> "Bien loin que l'objet précède le point de vue, on dirait que c'est le point de vue qui crée l'objet" (SAUSSURE, 1995, p. 23).

<sup>15</sup> A mon avis c'est l'écriture qui permet cette conscience. On a trop l'habitude de confondre langage parlé et langage écrit dans tout ce qu'on dit sur le langage. Signalons en passant que Meschonnic distingue le langage parlé et l'oralité qui peut très bien s'entendre dans l'écrit.

<sup>16</sup> Ex. Meschonnic, 2012 mais c'est une thématique constante de Meschonnic.

charlatans<sup>17</sup> qui font croire à “l’objectivité” de leur point de vue.

La linguistique, comme toute discipline qui veut comprendre l’humain, appelle une pensée de ce qu’est le langage. Elle n’est pas en elle-même pensée du langage. Son paysage est particulièrement segmenté. À vrai dire, il en va de même pour la philosophie, mais on peut ne pas s’en rendre compte depuis la table d’orientation ergologique. Il n’y a pas plusieurs philosophies dans la démarche ergologique. Adopter la démarche ergologique c’est se placer dans le sillage philosophique de Schwartz ne serait-ce que parce qu’il est pionnier<sup>18</sup>. Mais les linguistes de référence (Maingueneau, Bakhtine, Benveniste, pour ne citer qu’eux) sont incompatibles entre eux. Comment pourrait-on articuler Bakhtine et Schwartz en même temps que Benveniste et Schwartz alors que les approches sur le langage sont si différentes? Comment faire lorsqu’on emploie le mot “discours” pour savoir si l’on est dans l’univers de l’un ou de l’autre?

La question n’est pas: quel serait le linguiste le plus proche de la démarche ergologique? Mais: quelle pensée du langage participe de la construction de l’approche ergologique?

### 3 Invitation à une poétique

La proposition d’Henri Meschonnic est de considérer qu’on ne peut pas comprendre le langage sans comprendre que la littérature (la “poésie”, à entendre comme la parole singulière) ne correspond pas à un usage parasitaire ou ludique du langage, comme le pense la pragmatique, mais au contraire à ce que le langage a de plus actif pour nous faire ce que nous sommes. On oublie – en fait on n’apprend ni à l’école ni ailleurs, en France en tous cas – ce que notre langage dit “ordinaire” doit au langage d’abord extra-ordinaire expérimenté par la littérature, et ce que le langage dit “scientifique” ou conceptuel doit à ce langage “ordinaire” revisité, ou revivifié.

<sup>17</sup> Allusion à un terme rare chez Yves Schwartz. “Quand on est conduit dans le champ intellectuel à fabriquer des mots, sauf à être un charlatan, il faut indiquer pourquoi cette innovation vous facilite la progression dans la trajectoire qui vous importe, comment elle vous permet d’éviter des chausse-trappes en suivant des chemins déjà trop richement balisés, où se perdra ce que vous cherchez à dire”. (in Schwartz, 2011, p. 149).

<sup>18</sup> “[...] un nouveau champ d’investigation a été conquis par la philosophie” dit Bernard Bourgeois à propos de la thèse de Y. Schwartz. Bulletin de la Société française de philosophie, Séance du 22 janvier 2000, Vrin, avril-juin 2000.

<sup>19</sup> Le langage est faculté humaine, la langue, ou plutôt les langues, sa réalisation “toujours particulière et variable”. “C’est des langues que s’occupe le linguiste, et la linguistique est d’abord la théorie des langues. [...] les problèmes infiniment divers des langues ont ceci de commun qu’à un certain degré de généralité ils mettent toujours en question le langage” (BENVENISTE, 1966, p. 19).

<sup>20</sup> Anniversaire de la naissance d’Albert Camus oblige, on l’entend souvent en ce moment. C’est à lui qu’on attribue cette phrase qui a peut-être plusieurs pères.

Meschonnic a avancé cette proposition avant qu’on ne découvre, assez récemment, que Saussure travaillait aussi dans cette perspective (BEDOURET-LARRUBARU, PROGNETZ, 2012), et Benveniste également (LAPLANTINE, 2011). C’est à Saussure que Meschonnic attribue les prémisses de ce qu’il appelle une “poétique”, c’est-à-dire une pensée du langage comme langage d’un “sujet du poème”. Pour Meschonnic, *tous nous nous inventons par et dans le langage dans la mesure même où nous faisons attention à lui, où nous nous faisons, dans un même mouvement, forme de vie et forme de langage.*

Il ne s’agit pas pour autant d’affirmer que “tout est langage” à la façon dont Francis Jacques nous voit comme des *ego communicants*, ou Habermas des sujets de l’“agir communicationnel”. Que le langage ne soit pas équivalent à communication est un terrain à reconquérir (peut-être même à conquérir). Mais “activité langagière”, “pratique langagière”: ces expressions dans lesquelles “langagier” est toujours un adjectif, une spécification, un moment de l’activité, que l’on ne veut surtout pas réduire au langage, n’en dit selon moi pas assez sur ce que fait le langage. Par exemple, la verbalisation permet d’accéder à l’activité, pas l’inverse. C’est ce que traduit l’idée de Benveniste que “la langue [est] l’interprétant de la société” (BENVENISTE, 1974, p. 54). Cela met le langage<sup>19</sup> en singulière position de force, qui est autre chose qu’une position de pouvoir ou de surplomb. On entend dire que “mal nommer les choses c’est ajouter aux malheurs du monde”<sup>20</sup>. Mais cette phrase est elle-même une mal-nomination. Parce qu’il est point de vue, le langage ne nomme pas autant qu’il en a l’air, il suggère. C’est en tout cas de cette façon qu’il faut l’entendre, si l’on veut déboulonner les statues (et les statuts).

À ce stade de mes questions, la situation de travail m’est moins utile pour entendre le langage, alors que c’est dans l’analyse des situations de travail que j’ai appris à l’entendre autrement. La scène d’ouverture pourrait s’analyser comme une situation de travail, tant pour l’agent que pour l’ergonome. Placée à côté de l’agent, exerçant son métier, l’ergonome aurait peut-être essayé de comprendre, sans jugement aucun, le propos de l’agent (lequel ne l’aurait peut-être pas prononcé dans cette situation). On chercherait alors, par exemple, ce que l’agent dit de son travail à travers son avertissement à la cliente (dont il ne sait pas qu’elle est ergonome). Mais la scène peut aussi *ne pas* s’analyser comme une situation de travail. Je le répète: l’intérêt du concept de corps-soi c’est que, né au contact des situations de travail, il a les vertus d’un concept anthropologique. En ne considérant pas la scène comme une situation de travail, en ne l’écouter pas sous cet angle, on l’entend pour ce qu’elle est *politiquement*: le énième témoignage d’une stigmatisation

de la banlieue nord. *D'où vient* que l'agent dit ce qu'il dit et que l'ergonome répond ce qu'il répond? L'inconnu: *l'insertion de ce qui est dit dans l'histoire de celui/celle qui le dit*, laquelle histoire comprend ce que le corps soi est en train de dire.

Dans ce sens, le concept de corps soi nous décolle de l'échange langagier pour nous dire qu'il y a autre chose à saisir, à entendre, que ce qui s'est dit ou pas dit. Mais le bref dialogue n'est pas qu'un épisode sans grande importance pour deux corps-soi faits de millions de dialogues. C'est par le langage que nous nous découvrons mutuellement. C'est ça qui a été dit et pas autre chose. Et ce "ça" est une mauvaise nouvelle: un agent de la SNCF véhicule un propos qui parle de son inquiétude et l'ergonome ne peut faire mieux que de repousser cette inquiétude. Quelques secondes d'impuissance, de non-échange.

De cela une analyse linguistique ne s'occupe pas, ce que signale indirectement Boutet en mettant les pieds dans le plat politique: ce que nous disons parle de la société, mais aussi de la façon dont nous y prenons *position*, quelle que soit la conscience que nous en ayons. Se rendre attentifs au langage de chacun, y compris et d'abord de nous-même(s), c'est prendre une position indissociablement éthique, politique, épistémologique. Ce que Meschonnic appelle une poétique et qu'il veut penser comme une anthropologie historique du langage.

## Références

- BADIOU, Alain. *L'éthique, essai sur la conscience du mal*, Hatier, 1993.
- BEDOURET-LARRABARU, Sandrine, PROGNETZ, Gisèle (dir.). *En quoi Saussure peut-il nous aider à penser la littérature?* Presses de l'Université de Pau et des pays de l'Adour, 2012.
- BENVENISTE, Émile. "De la subjectivité dans le langage" in *Problèmes de linguistique générale 1*, Gallimard, 1966.
- BENVENISTE, Émile. "Sémiologie de la langue", in *Problèmes de linguistique générale 2*, Gallimard, 1974.
- Bulletin de la Société française de philosophie, Séance du 22 janvier 2000, Vrin, avril-juin 2000.
- CASTEJON, Christine. "Langage et travail: Plis et pistes" in *Ergologia* n. 5, mars 2011, Département d'ergologie, Université de Provence, p. 31-74.

DE GAULEJAC, Vincent. *Qui est "je"? Sociologie clinique du sujet*, Éditions du Seuil, 2009.

HABERMAS, Jürgen, *Théorie de l'agir communicationnel*, Fayard, coll. L'espace du politique, 2 vol., tome 1: Rationalité de l'action et rationalisation de la société, tome 2: Pour une critique de la raison fonctionnaliste, 1987.

LAPLANTINE, Chloé. *Émile Benveniste l'inconscient et le poème*, Editions Lambert-Lucas, 2011.

MAGGI, Bruno (dir.). *Interpréter l'agir: un défi théorique*, PUF, 2011.

MESCHONNIC, Henri. *Langage, histoire une même théorie*, Éditions Verdier, 2012.

NEVEU, Franck. *Lexique des notions linguistiques*, Éditions Nathan/HER, 2000.

ODDONE, Ivar. *Redécouvrir l'expérience vers une autre psychologie du travail*, Editions sociales, 1981.

PORTO, Ludmila Mota de F., "L'ergolinguistique: émanation de la théorie ergologique dans la linguistique au Brésil" in *Actes du 1<sup>er</sup> congrès de la Société Internationale d'Ergologie – atelier 1 – Rencontres épistémologiques entre la démarche ergologique et les diverses disciplines*, 2012. <www.ergologie.com>.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Cours de linguistique générale*, Payot, 1995.

SAUSSURE, Ferdinand de, *Écrits de linguistique générale*, Gallimard, 2002.

SCHWARTZ, Yves. *Expérience et connaissance du travail*, Messidor/Éditions sociales, 1988.

SCHWARTZ, Yves. "Un bref aperçu de l'histoire culturelle du concept d'activité" in revue électronique *@activités*, v. 4, n. 2, 2007.

SCHWARTZ, Yves. "Pourquoi le concept de corps-soi? Corps-soi, activité, expérience". *Travail et apprentissages* n. 7, juin 2011.

SCHWARTZ, Yves et ECHTERNACHT, Eliza "Le corps-soi dans les milieux de travail: comment se spécifie sa compétence à vivre?", *Corps* 1/2009 (n. 6), URL: <www.cairn.info/revue-corps-2009-1-page-31.htm>.

SEVE, Lucien. *Qu'est-ce que la personne humaine? Bioéthique et démocratie*, La dispute, 2006.

UTAKER, Arild. *La philosophie du langage, une archéologie saussurienne*, PUF, 2002.

Recebido: 08 de março de 2014

Aprovado: 15 de abril de 2014.

Contato: christine.castejon@altergo.fr